

LOGIQUE VS POÉTIQUE DE LA COMMUNAUTÉ. LE *SMART* ET SON ENVERS

Fabienne Martin

Sous la pluie d'été / raccourcissent / les pattes du héron.

Bashō

Dans l'île de Miyako, il se pourrait qu'avec la mise en place de la *smart community* (スマート社会, *sumāto shakai*), désormais la pluie ne raccourcisse plus les pattes du héron.

Le haïku de Bashō comme la « communauté intelligente » peuvent être vus comme des *agencements* d'entités de différentes natures – pluie, héron et poète, ou bien éléments naturels, objets, humains, machines, données, etc. Cependant, leur façon de considérer ces existants est bien différente. Tandis que le haïku est un agencement perceptif, qui surgit de l'expérience d'une relation, la *smart community* est un agencement logique, qui ne promet aucune expérience. Son intention est ailleurs : *tirer parti* de chacune des entités pour les faire fonctionner ensemble, de façon optimale, dans une finalité commune. Elle est ainsi une mise en système, qui vise à maximiser les êtres et les relations, les solidarités, les collaborations, à maximiser les modes d'existence et de coexistence. Pour cela, elle décompose les entités, discrimine leurs qualités, leurs propriétés, pour ne retenir que celles jugées utiles ; leur assigne une place et un rôle dans l'ensemble préconstitué ; détermine ainsi la valeur des existants, et donc fixe aussi leur perception, de façon univoque. Elle ne laisse pas libre cours aux expressions des uns et des autres, ni à la spontanéité des liens qui peuvent apparaître, mais prescrit les relations selon des principes préétablis, autrement dit extérieurs à la relation et qui cherchent à en exclure l'imprévu, les effets inattendus, pour s'en tenir à une logique strictement fonctionnelle, maîtrisée et administrée.

au moyen des nouvelles technologies. C'est là, plus que l'usage en soi des technologies, son « intelligence » : rationaliser les participations, les dépendances, les nécessités et les utilités, rationaliser les conditions d'une vie en commun – afin que chacun puisse subsister, même si c'est au prix de quelques réductions, dans un monde devenu menaçant. Et c'est ainsi que se présente la communauté « intelligente » : comme une nouvelle forme de vivre-ensemble, en réponse à une situation environnementale inquiétante.

Ma proposition est ici d'examiner cette conception systémique et rationnelle de la communauté, à partir d'une ethnographie du *smart* menée dans l'île de Miyako au Japon, où elle s'expérimente et tente de se performer à grand renfort de schémas, d'images, de slogans, de showrooms, de promesses de bien-être sur fond de fin du monde, tout cela porté par quelques grands récits. Si j'ai introduit la *smart community* en regard du haïku, c'est qu'en y prêtant bien attention, elle fait apparaître en creux quelque chose d'une communauté plus « poétique » : des existences qui se relient selon de tout autres rapports et qui, face à la logique systémique de la *smart community* et de sa rationalité organiciste, en contre même, semblent dessiner une communauté singulière de la *présence*, une *poétique de la relation* du ici et maintenant.

Une communauté « intelligente »

La municipalité de la petite île de Miyako a décidé de se lancer dans la création d'une « communauté intelligente » au début des années 2000. Elle a rejoint ainsi un mouvement de grande ampleur impulsé ces dernières années, où de nombreux projets de *smart community* ont émergé en divers points du monde, en particulier en Asie où l'on en trouve les formulations les plus abouties. La particularité de la communauté *smart* de Miyako est de se déployer à l'échelle d'une île entière, avec ses zones urbaines, ses villages, ses campagnes (l'île compte cinquante-cinq mille habitants humains sur une superficie de cent-cinquante kilomètres carrés) et de se présenter comme une vitrine du futur, un modèle et presque une modélisation des microsystèmes écologiques à venir. On peut en lire l'orientation générale dans une *déclaration* publiée par la municipalité en 2008, affirmant « la nécessité, face aux problèmes environnementaux mondiaux, d'agir localement » et comportant une série d'engagements, parmi lesquels : « nous nous engageons (...) à conserver nos ressources limitées et notre énergie en utilisant notre sagesse et notre créativité ; à agir individuellement afin de faire de Miyako une belle île, propre et respectueuse de la planète ; à réfléchir et à agir collectivement avec les autres peuples dans le monde afin de préserver et de protéger

notre environnement et de le transmettre aux générations futures ; à protéger nos forêts, la mer, l'air et agir de façon à créer un environnement où tous les êtres vivants puissent coexister. »¹ Parlant d'une même voix, au nom d'un « nous » qui embrasse l'ensemble de la population humaine de l'île, le texte énonce ainsi les attentes envers la *smart community* et ce qu'elle a à charge de réaliser, afin de faire de Miyako une *smart eco island*.

Dans cette perspective, de nouveaux résidents ont débarqué sur l'île. Des éoliennes ont emménagé aux caps nord et sud-est, là où l'opportunité leur est donnée de turbiner les vents les plus forts – au point que certaines d'entre elles ont capitulé devant l'intensité des typhons qui s'abattent périodiquement sur l'île. Des panneaux solaires se sont logés au milieu des plantations de canne à sucre, sur les toits des écoles, des administrations, des maisons, sur les pylônes des feux de signalisation, sur les hauteurs des falaises colonisées par des dizaines de milliers de panneaux bien disciplinés en rangs serrés face à la mer. Des habitations au nom d'« Eco-house », capables du seul fait de leur architecture de réguler les rayons du soleil, de discriminer les vents – secs, chauds, froids – et au besoin de décharger l'air de son humidité, se sont érigées en modèles dans le centre de la ville principale et dans une version villégiature à la campagne. Des stations de recharge pour véhicules électriques sont apparues au détour des routes de campagne, et une petite voiture compacte au look futuriste, conçue pour rouler à une allure tranquille, a fait une entrée remarquée sous la devise « *keep calm and charge on* ».

D'autres habitants, déjà présents sur l'île, ont été assignés à de nouvelles fonctions : des algues et des micro-organismes ont été appelés à migrer dans des bassins, avec pour mission d'en purifier les eaux et des poissons ont été réquisitionnés pour contrôler la qualité du travail effectué – ce qui, nous dit-on, « peut sembler être une technologie primitive, mais est une utilisation judicieuse des phénomènes naturels et donc une vraie technologie intelligente pour notre vie. »² Les plants de canne à sucre ont vu leur carrière sensiblement rallonger, en étant dorénavant préposés à devenir non seulement sucre et gâteaux, mais aussi combustible, électricité, éthanol, carburant ou encore fertilisant. D'autres encore ont été maintenus dans leur emploi qui a été revalorisé, ainsi de l'immense barrage souterrain construit dans les années 1980, en charge de collecter et distribuer les eaux du sous-sol, et de la mangrove promue au début des années 2000 « bien naturel municipal » pour son écosystème rare, et dont les services rendus, pour tous deux, ont été requalifiés de *smart*.

¹ *Declaration of Eco Island*, Miyakojima City, Okinawa, May 31st, 2008.

² *Welcome to Sodeyama Treatment Plant*, Miyako-jima City Water Authority (ed), 2014, p. 4.

C'est ainsi tout un réagencement des existants qui a été entrepris, sous les gais auspices de Miya, la petite mascotte de l'île à la bonhomie enjouée, amie de la nature comme en témoignent sa chevelure bleue en forme de vagues et son feuillage sur la tête, et de Mielka, super héros de l'énergie, au poing brandi, étincelant dans sa combinaison dorée et sa cape argentée. Avec pour objectif de faire fonctionner tout ce petit monde de la façon la plus harmonieuse – à comprendre la plus efficace – qui soit.



Clôture, collaboration et réduction : ce sont là les trois termes, en manque de tendresse, qui pourraient résumer le fonctionnement rigoureux de cette communauté. Commençons par la clôture. Elle procède bien sûr du caractère systémique de la *smart community*. Comme on peut le voir sur le schéma ci-dessus représentant des parties de la *smart community* de Miyako, celle-ci se compose de chaînes de liens entre ses membres aux statuts ontologiques distincts (panneau solaire, canne à sucre, éolienne, voiture, humain, etc.) pris dans des relations fonctionnelles d'interdépendance, à l'instar d'un corps ou d'une machine. Cette communauté fonctionne ainsi en circuits fermés (certaines brochures parlent de *closed-loop society*) qui sont comme autant de mini systèmes clos (les cercles sur le schéma) participant solidairement à un système global tout aussi clos. Ainsi, dans un chaînon par exemple « humain-végétal-machine » : l'agriculteur fait pousser de la canne à sucre, qui est ensuite transformée dans une raffinerie, dont les résidus deviennent du bioéthanol, permettant à l'homme de se déplacer, pour se pourvoir en sucre, et ainsi avoir assez d'énergie pour user de sa force de travail... pour faire pousser de la canne à sucre. Si la boucle peut paraître ici quelque peu caricaturée, il n'en demeure pas moins qu'elle est au cœur du mode opératoire de ce type de communauté, en étant ce qui assure sa recon-

duction comme la transmission de commandements (par la *fonction algorithmique* qui dicte les consignes, notifie les comportements à adopter)¹. Le régime de la mesure et du contrôle (représenté au centre du schéma par le bonhomme devant un mur d'écrans) qui chapeaute ce fonctionnement clos est certainement le plus fort indice de l'assignation des fonctions ; il faut ici veiller à ce que les choses restent en état, dans l'état qui leur a été dévolu.

Ce caractère systémique, calqué sur la vie organique, appelle le second trait qu'est la collaboration : dans ce système, tous les membres se doivent de collaborer *intelligemment*, c'est-à-dire de contribuer, chacun à sa place et selon sa fonction, au bon fonctionnement de l'ensemble. Ce qui entraîne notamment une redéfinition fondamentale de la place de l'humain qui ne devient qu'un composant, parmi d'autres, de la chaîne des liens bio-socio-technologiques, et fait apparaître une communauté où les assignations ne seraient plus de genre ou de nature, mais de fonction et d'utilité, où l'identification reviendrait à une évaluation de la conformité.

Et c'est bien ce à quoi la troisième caractéristique que nous avons notée, la réduction ontologique, semble contribuer. Chaque existant, chaque composant est réduit à sa part *utile* dans le système, et n'acquiert de valeur qu'au regard de sa participation et de son rôle dans le système. Le soleil est ici ramené à une énergie captable et n'est qu'énergie captable : il n'est plus l'esthétique ou le romantisme d'un coucher sur la plage, une source de réconfort, de bonne humeur ou de vitamines, le faiseur d'aubes et de crépuscules, ou encore des rayons dont on se protège ; l'écosystème n'est que commercialisable (pour le tourisme) ; la pluie n'est qu'un élément vital et n'inspire plus de haïkus. Chaque membre de la communauté subit ainsi, dans et par la communauté, une restriction drastique des potentialités de son être. Et les relations elles aussi se trouvent réduites, à des usages, de bons usages et de bons comportements, conformes aux attentes – et c'est parce qu'elles sont pensées sous ce mode unique et simplificateur, qu'elles peuvent être aisément figurées par des schémas.

Discours performatifs et auto-réalisation

Schémas, dessins, maquettes, vidéos, explications techniques sur la fermentation du méthane, la production d'énergie à partir de bagasse de sucre, sur les micro-réseaux, les méga centrales solaires, déclarations offi-

¹ Ce qui correspond au sens du terme en informatique, où la boucle désigne une série d'instructions qu'un programme exécute de manière répétitive.

cielles, rapports scientifiques, brochures promotionnelles... la communauté *smart* génère une profusion de documents, dont on peut prendre la mesure en visitant l'Eco-park, une petite salle d'exposition construite sur le parking d'une raffinerie, dissimulée entre les champs de canne à sucre, qui présente, à destination de la population locale comme des visiteurs de passage et des élèves en sortie scolaire, une vue d'ensemble de la communauté *smart* de Miyako.

Il y a bien plus, à Miyako, de représentations du *smart* que de réalisations *smart*. Mais peut-être serait-il faux de vouloir distinguer, voire d'opposer l'idéal et le matériel, peut-être faut-il les considérer sur un plan d'égalité, ou tout au moins comme deux versants d'un même élan, en ce qu'ils font exister, l'un comme l'autre, la communauté. Parmi les multiples discours qui accompagnent la communauté *smart*, figurent quelques grands récits *constituants*, dont elle tire sa raison d'être. Ces récits sont autant des récits locaux que des récits du monde et de tout le monde. Ils sont surtout des récits démiurgiques, donnant forme au système du *smart*.

Récit 1. Il est rempli de vert et de bleu ; des plantes tropicales, des champs de canne à sucre à perte de vue et de toute part l'océan envahissent les photographies et les textes qui les accompagnent. Il nous parle d'une île remarquable par la beauté de sa nature, avec ses rivages escarpés, ses eaux couleur émeraude, ses récifs de coraux, une nature cependant éprouvée ces dernières années, nous dit-il, par des modes de vie devenus de plus en plus confortables¹ ; d'une île plate, sans montagne ni rivière, où l'eau doit être puisée dans la nappe phréatique pour subvenir aux besoins des habitants comme des activités agricoles, une eau indispensable qui est ici une préoccupation majeure ; d'une île reculée, éloignée de la métropole (Tokyo est à deux mille kilomètres), qui voudrait réduire sa dépendance énergétique et alimentaire à l'égard des autres régions ; d'une île enfin qui aspire à une revitalisation de son industrie.

Ce récit en images et en mots apparaît fréquemment en tête des présentations et multiples documents détaillant le projet de *smart community* à Miyako, comme pour poser le cadre en quelque sorte. Il est cependant un peu plus que la simple présentation d'un contexte. Comme tout récit, il raconte un monde, le petit monde de Miyako, composé à partir de traits disparates, a priori sans lien les uns avec les autres – la beauté de la nature, le problème de l'eau, le désir d'autonomie et la volonté de

¹ *Miyakojima, Next Generation Energy Park*, Eco Island promotion section (ed.), Miyakojima City, Okinawa Prefecture, 2015 : « In recent years, due to changing social structures and lifestyles, daily life has become more luxurious and convenient, but as signs are starting to show that the environment is being strained ».

développement économique –, mais qui, mis ensemble, prennent un autre sens (à l'instar de l'innovation sémantique que Ricœur associait à la mise en intrigue) et créent dès lors une cohérence propice à l'élaboration de la *smart community*. Aucun de ces traits ou caractères n'est récent : concernant l'eau par exemple, les anciens la puisaient déjà dans le sous-sol en creusant des galeries qui font aujourd'hui partie du patrimoine de l'île et s'offrent à la curiosité du visiteur. Ce qui est nouveau en revanche, c'est qu'ils convergent désormais vers un même dénouement, vers une unique solution, valable pour tous.

En réagencant les spécificités de Miyako – tout comme on réagence les existants –, ce récit permet à la *smart community* de venir se loger dans un contexte local, d'y trouver sa place et sa justification. Il crée une adéquation entre un concept « hors sol » et une configuration située (cette mise en adéquation n'est nullement nécessaire à la *smart community* dont le fonctionnement ne dépend pas des spécificités du local, mais est nécessaire à la gouvernance locale, pour son électorat, pour les concitoyens).

Ce récit de Miyako sur Miyako s'emboîte dans un second récit plus large, plus global, qui ouvre la focale en positionnant les conditions d'existence sur l'île et son projet d'élaboration communautaire dans un contexte planétaire.

Récit 2. Celui-ci ne dit pas son nom ; mais il est aisément identifiable, et même si le terme n'apparaît pas à Miyako, nous sommes là en présence de ce que l'on peut nommer l'anthropocène : un récit qui alerte sur l'état de destruction de la planète et pointe la responsabilité des activités humaines. Il parle de dérèglement écologique, d'effondrements systémiques, de crise environnementale, de changement de régime climatique, ce que l'on exprime à Miyako par des tournures plus modestes, comme « problèmes environnementaux », « pollution de l'océan », « contamination de la nappe phréatique ». Il dit qu'il faut agir et en formule l'urgence, laquelle, depuis Miyako, est avant tout de préserver des ressources précieuses indispensables à la vie sur l'île (rappelons la *déclaration* de 2008). Surtout, il est un récit sans nuances, qui évince l'histoire, les rapports de force et de domination, les degrés de responsabilité¹, tout comme il évince la pluralité des rapports à la « nature », à l'« environnement » et la multiplicité de leurs conceptions. Il configure ainsi une scène elle aussi « hors sol », sur laquelle les initiatives des uns et des autres, indépendamment de la spécificité de leurs ancrages et enjeux,

¹ Ce que se sont notamment attachés à restituer Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, dans *L'événement anthropocène. La terre, l'histoire et nous*, Paris, Éditions du Seuil, 2013.

cherchent à exister, à apparaître comme un exemple, se comparent et sûrement se conforment.

Récit 3. Arrive alors le récit vertueux de la technologie, qui est, tout d'abord, une promesse de bien-être. L'entreprise Toshiba, très impliquée dans la construction de la *smart community* de Miyako, déclare ainsi œuvrer à « un futur propre, durable et donc joyeux », et vouloir « créer une communauté *smart* idéale, dans laquelle on puisse vivre en paix, dans le confort et la sécurité »¹. Ce troisième récit, qui présente la technologie comme *la* solution pour pouvoir continuer de vivre dans un monde quelque peu abîmé et même pouvoir y vivre mieux, ne prend pas la technologie simplement comme sujet, mais est lui-même « technologique » : il recourt dans sa forme à divers éléments – tableaux, graphiques, diagrammes, schémas, courbes, « données » – propres au langage scientifique qui fonde la raison technologique, et est un mode de compréhension chiffrée du monde². Plus encore, ce récit est « technologie », en ce qu'il est déjà – c'est son caractère performatif – la réalisation de ce qu'il promet ; il est la formule algorithmique qui pose et scelle l'agencement de la communauté *smart*. La communauté pourra se parer de quelques accessoires, en changer, avoir un style particulier, mais ce style ne spécifiera jamais une forme de vie singulière : les lois universelles du fonctionnement technologique, qui régissent la communauté *smart*, ne peuvent en effet laisser de place à des formes multiples ou non conformes. Dans cette perspective performative du récit, le petit édifice nommé Eco-park, qui sert de showroom à la configuration *smart* de l'île de Miyako, est bien plus qu'un espace publicitaire : il est une sorte de mode d'emploi pour le nouveau quotidien *inéluçtable* qui vient.

En d'autres termes, le récit de la technologie ne met pas en forme ce qui existe, ni n'en constitue une représentation, mais est la réalisation première du *smart*, son moteur auto-réalisateur ; c'est lui qui conçoit la logique directrice des agencements qui n'auront plus qu'à trouver un lieu où se déployer, n'importe quel lieu (l'universalisme de la raison technologique rendant la communauté *smart* applicable partout). Il est le récit de la programmation, et en cela le récit du fondement et de la fin, le récit de la clôture.

¹ *Toshiba review, Science and Technology Highlights*, 2015, p. 1.

² Selon Chris Anderson : « C'en est fini de toutes les théories du comportement humain, de la linguistique à la sociologie. Oubliez la taxinomie, l'ontologie et la psychologie. Qui sait pourquoi les gens font ce qu'ils font ? L'essentiel, c'est qu'ils le font, ces choses, et nous pouvons à présent les repérer et les mesurer avec une exactitude sans précédent. Lorsqu'on dispose de suffisamment de données, les chiffres parlent d'eux-mêmes. », cité par Byung-Chul Han, *Dans la nuée. Réflexions sur le numérique*, Paris, Actes Sud, 2015, p. 102.

Ces trois récits, pris ensemble ou séparément, contribuent à faire exister la communauté *smart* indépendamment de sa mise en œuvre concrète, ils la font advenir avant même qu'elle n'existe de façon tangible. Ce processus d'auto-réalisation est au cœur de la communauté *smart* : celle-ci doit se produire et se reproduire selon un scénario fixé à l'avance, elle ne s'invente ou ne se réinvente ni dans ses actes ni dans ses actions. Elle n'est donc pas une projection fictionnelle, le fruit de récits anticipatifs, bien qu'elle en ait parfois l'allure, mais est, même encore absente, déjà là, bien présente, en imposant une forme de vie, qui certes attend encore sa mise en forme ou son plein déploiement. Cette absence-présence de la communauté *smart* dévoile une fusion des temps (passé, présent, futur) propre à la programmation, qui ne va pas sans interroger une certaine éviction de l'histoire au sein de la communauté *smart*, une éviction de la contradiction, du hasard et des événements.

L'envers du smart

Cette communauté qui prend place en discours, en schémas, en *showrooms* et en divers dispositifs techniques et technologiques, quelque peu indifférente à ce qui lui est autre, et qui n'a d'autre devenir que sa propre reproduction, ne peut empêcher de révéler d'autres présences. C'est en quelque sorte son caractère épiphanique, de faire apparaître malgré elle, indépendamment de ses intentions et de ses objectifs, d'autres formes de relations et d'assemblages qui lui préexistent, qui ne se conforment pas à la rationalisation proposée, qui la contredisent voire s'y opposent.

À Miyako, face à la communauté *smart*, nous pouvons ainsi percevoir ce que je propose d'appeler une communauté *poétique*. J'ai choisi ce terme de poétique car à observer la vie locale par le prisme du *smart*, il semble en être le contrepoint parfait. À l'opposé de la communauté *smart* où tout doit se passer selon ce qui est attendu (programmé), où chacun existe par sa fonction et doit s'y conformer en permanence, où tout est continuellement réajusté par d'incessants calculs, où se modélisent jusqu'à l'inattendu, le bug, l'erreur, le dysfonctionnement, la communauté « poétique » de Miyako semble se déployer dans les circonstances du moment, laissant ouvertes les incertitudes ontologiques, dans un certain flou, rappelant les mots de Valéry qui définissait le poème comme une « hésitation prolongée entre le son et le sens »¹ : le mot important dans cette définition étant bien sûr l'hésitation, une indécidabilité des choses qui prévaut et fait le domaine poétique. Cela rappelle également le haïku de Bashō, en ce qu'il exprime un assemblage qui n'est pas préconçu, qui ne prédit

¹ Paul Valéry, *Rhumbs. Tel Quel II*, Paris, La Pléiade, 1960, p. 637.

pas les accords et désaccords entre les existants, ne détermine pas les modalités de leurs relations, ne formule aucune attente à leur égard. Dans le haïku, l'agencement ne préexiste pas, mais naît de la relation, de l'expérience singulière d'une relation nullement instituée, qui n'est qu'une relation possible parmi d'autres. Ce qui se produit en premier lieu est une rencontre fortuite, sans visées ni motifs, uniquement une mise en présence, dans laquelle chacun à la fois agit et est agi, révèle des caractères tout autant qu'il en éprouve. C'est en étant pris dans cette affectation mutuelle qu'apparaît la perception d'un agencement – laquelle est alors rendue dans la langue sous une forme pouvant, en revanche, être très codifiée, mais c'est là une autre affaire.

L'hésitation, donc. On pourrait penser (peut-être espérer) qu'elle est au cœur de toute édification sociale, de toute communauté, qu'elle en est même le point *vital*, c'est-à-dire le point où quelque chose d'indéfini que l'on pourrait nommer la *vie* peut poindre, au-delà des dispositifs qui la saisissent. Il me semble en tout cas que cette hésitation se donne à voir dans les relations des existants à Miyako, leur laissant la possibilité de s'agencer dans l'instant présent. Bien sûr, cette « impression » relève d'une perception sensible de ce qui paraît se passer, mais ce mode du sensible est celui qui s'impose ici à l'anthropologue pour appréhender ces situations de mises en présence et tenter, par touches et par juxtapositions, d'esquisser les contours incertains de relations multiples et changeantes qui, à Miyako, circonscrivent une tendance commune, à défaut peut-être d'une communauté. Je conclurai donc par quelques-unes de ces touches éparses, afin de rendre ce qui se manifeste localement, face à l'émergence d'une communauté *smart* générique :

1. Nishi Hennazaki est le cap le plus au nord de l'île. On peut lire dans un dépliant touristique que « nishi » signifie l'ouest en japonais... mais que le cap se situe pourtant bien au nord : car dans le dialecte d'Okinawa « nishi » signifie le nord, d'où le nom qui a été donné au cap. Dans cette situation de diglossie, où les habitants de l'île naviguent entre le japonais et l'okinawais, une incertitude plane toujours sur le terme « nishi », pouvant jouer des tours et occasionner bien des détours que la navigation par GPS évite, quant à elle, à coup sûr...

2. Les maisons villageoises présentent de larges ouvertures sur toutes leurs façades, béantes de jour comme de nuit, laissant ainsi pénétrer le vent, la moiteur, les bestioles (fort nombreuses sous le climat tropical de Miyako). Ici, tout ce qui se meut circule sans restriction ; les existants font leur place, la garde ou se déplacent de nouveau ; la frontière entre un dedans et un dehors s'efface ; les *territorialisations* se mêlent. Ce qui contraste fortement avec les maisons *smart* (l'Eco-house) qui sélectionnent et filtrent les éléments, ou avec les habitats clos sous air-conditionné

privilegiés par les Japonais « métropolitains » et dont les consignes adressées aux habitants parlent d'elles-mêmes : ne pas laisser la porte ouverte, la fermer immédiatement après chaque entrée et sortie, ne pas ouvrir les fenêtres, laisser allumé en permanence le climatiseur afin de renouveler l'air...

3. L'île est jonchée, peuplée même pourrait-on dire, de déchets. Ils sont là, ils existent, personne ne cherche à les dissimuler, à part sur quelques plages touristiques où ils sont collectés ou repoussés plus loin, mais le plus souvent, une fois utilisés, les objets sont abandonnés sur place. Gobelets, bouteilles, cannettes prennent ainsi place dans le paysage. Comme si ces objets devenus sans fonction et aussi ici sans valeur, n'étaient pas perçus sous le régime négatif du « déchet », ou n'avaient pas la valeur économique-écologique du recyclage ; comme si la gestion de leur présence était laissée à d'autres, ne relevant pas des humains, mais plus des vents et typhons qui les déplacent, les amènent ou les emmènent vers d'autres horizons, et parfois même en fabriquent sans discriminer ce qu'ils trouvent sur leur passage, comme cette éolienne de la communauté *smart* qui s'est vue pliée et éparpillée.

Nous aurions donc à Miyako deux formes très différentes : d'un côté (la *logique*), une communauté close, avec son agencement systémique, composée de parts dépendantes de l'ensemble, mais sans commun ; de l'autre (la *poétique*), un commun sans communauté constituée, un commun d'affinités relatives, un commun d'accords.